

Le gallo, une langue urbaine ? ou les discours sur l'espace et les langues bretonnes à Rennes

Thierry Bulot

▶ **To cite this version:**

Thierry Bulot. Le gallo, une langue urbaine ? ou les discours sur l'espace et les langues bretonnes à Rennes. Cahiers de sociolinguistique, 2008, 12, pp.51-74. hal-00669257

HAL Id: hal-00669257
https://hal.science/hal-00669257

Submitted on 12 Feb 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thierry Bulot
Université européenne de Bretagne
ERELLIF-CREDILIF (EA 3207) Rennes 2

LE GALLO, UNE LANGUE URBAINE ? OU LES DISCOURS SUR L'ESPACE ET LES LANGUES BRETONNES À RENNES

❑ INTRODUCTION

Les recherches sur le gallo effectuées à l'université de Rennes 2 depuis plusieurs années (Manzano, 1997 ; Leray, 1997 ; Blanchet et Walter, 1999 ; Dierkes, 2005 ; D'Hervé, 2005) montrent que le gallo fait partie de la réalité sociolinguistique de la Haute-Bretagne. Notre contribution à ce champ consiste à tenter d'évaluer la dimension urbaine actuelle d'une langue régionale construite discursivement (y compris souvent dans les recherches engagées) comme rurale, non urbaine et en déclin relatif. Nous souhaitons pouvoir ainsi montrer que les langues régionales d'oïl sont entrées dans un autre processus, l'urbanisation sociolinguistique, qui est à même de permettre leur re-dynamisation dans le double rapport qu'entretiennent les langues et les espaces de ville.

Notre souci n'est donc ni de questionner un quelconque modèle théorique ni de proposer tel ou tel concept, mais seulement de rendre compte d'une enquête (de fait un ensemble d'étapes de recherche) portant sur les discours socio-topologiques des Rennais sur la langue gallèse. Notre ancrage théorique et méthodologique est double : 1. une sociolinguistique de l'urbanisation (Bulot 2005 et 2007) posant la prégnance des discours sur les langues corrélés aux discours sur l'espace dans la production sociolinguistique de la ville, et 2. une glottonomie appliquée (Bulot, 2006c : 50-61) faisant état des paradoxes et conflits entre les divers acteurs et instances agissant sur les langues et parlures.

❑ LE GALLO, UNE LANGUE URBAINE ?

D'emblée, il semble bien peu attendu que le gallo soit une langue urbaine ; il y a pour cela deux arguments avancés. D'abord, comme nombre de langues d'oïl, son aire de prédilection déclarée est un espace rural à la fois quasi patrimonialisé et exclusif et en même temps un espace social peu descriptible avec

les attributs de la modernité dite urbaine[1] ; en France du Nord au moins, les villes sont de fait des *espaces linguistique de référence*[2] essentiellement francophones dans la configuration sociolinguistique de Haute-Bretagne. Ensuite, pour que le gallo puisse être une langue urbaine, il faudrait non seulement qu'il soit facteur d'identification et de différenciation des entités urbaines, c'est-à-dire qu'il soit nommé par les citadins et qu'il soit pour le moins déclaré être pratiqué ; mais encore qu'il procède d'une mémoire urbaine (Raulin, 2002 : 143-149) voire d'une mémoire sociolinguistique (Bulot 2004) faisant cas de son existence : doivent être possibles des discours valant prescription pour son usage dans tout ou partie de la ville.

Qu'en est-il des connaissances sur la situation sociolinguistique urbano-régionale et singulièrement sur Rennes ? Deux temps sont à distinguer : le premier porte sur des enquêtes relatives aux pratiques et connaissances du gallo, et le second sur la situation plurilingue – dont est le gallo au moins par hypothèse – de Rennes.

■ Les enquêtes sur le gallo

L'enquête effectuée en 2000-2001[3] montre très nettement que des élèves de collèges et d'école du bassin rennais – les communes de Bruz et de Cesson-Sévigné – ont des compétences épi- et métalinguistiques sur leurs / des pratiques langagières sur ce qu'ils nomment du « patois », du « breton » à défaut d'employer le terme gallo : « *Les premiers résultats de ces enquêtes relèvent l'existence effective de pratiques linguistiques régionales, souvent inconscientes, bien que, paradoxalement, les élèves identifient par ailleurs l'existence de ces pratiques, voire d'une 'langue régionale'* » (Tréhel et Blanchet, 2003 : 66). Le propos n'est pas ici de questionner cette dynamique dénominative mais de considérer qu'en zone suburbaine – où l'on peut s'attendre à percevoir un continuum polarisé entre un français régional marqué par l'urbanité et une langue locale marquée par la ruralité – existent des pratiques linguistiques régionales et des discours impartis à la langue d'oïl de Haute-Bretagne. La dimension urbaine est malgré tout ici fort ténue non seulement parce que l'identité spatio-linguistique n'était pas directement questionnée mais surtout parce qu'il ne s'agissait pas de mesurer sinon d'approcher l'appropriation des espaces de référence. En d'autres termes, l'objet de l'enquête ne portait pas sur l'urbanité langagière (Bulot, 2003).

---

[1] Ce qui n'est plus tout à fait exact compte-tenu de l'urbanisation de nos sociétés ; ainsi le cauchois (variété de la langue normande) est aussi une langue urbaine (Bulot, 2006c) même si le discours dominant tente encore de le confiner dans une ruralité surannée fortement teintée de nostalgie et renvoyant à un Age d'Or évidemment à jamais inaccessible.

[2] Pour un exposé critique du concept en sociolinguistique urbaine et à son opérativité dans des contextes urbanisés, nous renvoyons respectivement à Bulot (2001 :38-39) et Bulot (2006 : 325-329.

[3] Programme de recherche intitulé *Pratiques linguistiques régionales d'élèves du primaire et de collège en zones suburbaines de Bretagne gallo* (Resp. P. Blanchet, ERELLIF-CREDILIF EA3207, Rennes 2). Projet DGLFLF Ministère de la Culture.

L'enquête effectuée en 2004-2005[4] (qui est présentée dans ce volume par Philippe Blanchet) est intéressante pour au moins trois raisons :

1. elle montre, avec des nuances, même si la pratique du gallo est en baisse significative au fil des générations, le fait que moins de locuteurs se déclarent compétents ou puissent rendre compte de ladite compétence ne signifie pas la baisse de la pratique réelle mais certainement celle de la valeur sociale d'une telle déclaration. Par ailleurs dans des situations analogues en zone d'oïl, on observe à la fois la mise en mots de cette régression et en même temps la transmission (Bulot, 2006c) de pratiques et de discours. En tout cas, l'usage est surtout décrit comme rural.
2. Elle fait valoir que des personnes qui déclarent avoir suivi un enseignement de gallo sont effectivement plus enclines à se déclarer locuteurs et locutrices (Le Cocq et Blanchet, 2005 : 2) de la langue (20% contre 5% pour l'ensemble des enquêtés) ; comme elles sont presque nécessairement les plus jeunes compte tenu du caractère récent des enseignements de la langue gallèse, cela signifie au moins qu'un certain nombre de locuteurs et locutrices du gallo ont des discours plus informés sur ce qu'ils parlent et savent (ou pensent savoir) mieux reconnaître des pratiques linguistiques gallèses. Autrement dit, les attributs dédiés au gallo sont pour partie ceux de la dominance et pour partie ceux d'une pratique glottonomique minorée agissant à contre-courant du complexe diglossique.
3. Si l'on admet que le gallo a de moins en moins de locuteurs[5] dans les sphères habituelles de ses usages en dépit des quelques personnes qui ont suivi ou suivent des enseignements de langue gallèse, on ne peut guère s'attendre à ce qu'il investisse les représentations (positives ou négatives) des citadins qui, parce qu'ils sont les occupants légitimes de l'espace de référence, de l'espace de la norme linguistique du français, n'ont pas, eu égard de surcroît à la forte dimension symbolique des discours identitaires autour du breton celtique, à s'approprier, à reproduire une langue dont la déclaration et la pratique semblent d'un bénéfice social *a posteriori* médiocre.

Pourtant, les résultats de cette enquête[6] mettent nettement en avant que Rennes est la ville du gallo en Bretagne : elle est la ville où les discours sur la transmission et la pratique du gallo sont non seulement les plus nombreux mais encore nettement supérieurs aux autres aires urbaines bretonnes. Là encore, la recherche ne portait pas sur la dimension urbaine des langues mais donne des éléments significatifs et substantiels sur l'opérativité de questionner certes l'identité urbaine rennaise via le gallo mais aussi l'identité gallèse via son inscription territoriale en zone urbaine.

---

[4] Programme de recherche intitulé *Pratiques et représentations de la langue et de la culture régionale en Haute-Bretagne* (Resp. P. Blanchet, ERELLIF-CREDILIF EA3207, Rennes 2).

[5] Ce qui veut dire en fait de moins en moins sinon plus du tout de locuteurs ou locutrices natifs/ves monolingues.

[6] Les données ont été croisées avec les réponses issues de l'enquête INSEE/INED de 1999.

■ La hiérarchisation des langues et des espaces rennais

● Les espaces de référence

L'enquête[7] que nous évoquons à présent se situe à la croisée des deux recherches précédentes et de la nécessité de penser ladite dimension urbaine en corrélation avec les langues de Bretagne. Mais pour autant, son objet n'est pas exclusivement le gallo même si certaines questions du protocole de recherche l'ont nommé ; et le seul fait de travailler sur l'odonymie bilingue – français / breton celtique[8] – du centre-ville et des voies qui y mènent questionne le peu de place fait au gallo sans doute perçu moins identitaire par les édiles voire moins porteur de la dimension touristique et patrimoniale de la ville. Nous avons effectivement tenté de percevoir si cette organisation institutionnelle de l'espace rennais recouvrait ou produisait de quelconques effets discriminant les espaces et les locuteurs. Effectuée sous forme d'entretiens et de questionnaires en 2004 auprès d'une cinquantaine de jeunes Bretons, l'enquête[9] rend compte des tensions urbaines entre les langues et leurs espaces de référence à Rennes ; il s'est agi de faire état des discours tenus sur la mémoire urbaine et la mise en mots des habitats dits populaires et, par-là même, de tenter de percevoir, eu égard aux catégorisations des langues perçues par les locuteurs rennais, la hiérarchisation sociale des espaces et, partant, des locuteurs desdites langues. Ainsi est apparue une centralité sociolinguistique en fort contraste compte tenu de l'identité linguistique bretonne : l'espace de référence du français (Figure 1) se trouve situé[10] sur deux quartiers centraux avec le centre-ville, mais surtout sur le quartier du Thabor. En effet, c'est ce dernier quartier, très proche du Centre mais nettement distinct, qui possède pleinement les attributs positifs de la référence socio-spatiale. Ces discours distinctifs sont d'importance car ils signalent une disjonction entre une centralité urbaine correspondant à la mise à disposition d'un espace collectif (le centre-ville en grande partie historique donc touristique), et la centralité sociolinguistique posant une portion de l'espace rennais comme l'espace de référence absolu pour le français normé[11].

---

[7] Recherche engagée au sein du programme intitulé *Urbanisation linguistique et dynamique(s) langagière(s) : émergence de nouveaux espaces* ; elle a entre autres été menée dans le cadre dans le cadre de la réflexion '« Agenda 21 » (groupe *Accueil et intégration des populations étrangères* – Rennes-Métropole) et a également été le lieu de la réalisation des travaux de l'ACI *Espaces et Territoires* (Bulot et Veschambre, 2006).

[8] La seule marque signalétique de gallo se trouve dans la station de métro Charles de Gaulle.

[9] Tant pour le détail des protocoles retenus que pour celui des analyses effectuées, nous renvoyons à Bulot 2005 et 2006b. Il faut néanmoins rappeler que sur les 59 personnes enquêtées (moyenne d'âge 23 ans) seules 20,9% d'entre elles sont rennaises. Le questionnement imposait d'abord d'habiter Rennes depuis plus de quatre années.

[10] Ce sont les réponses à la question (« *Où parle-t-on le mieux le français à Rennes* ? »).

[11] On le voit ci-après, une telle configuration concerne le gallo.

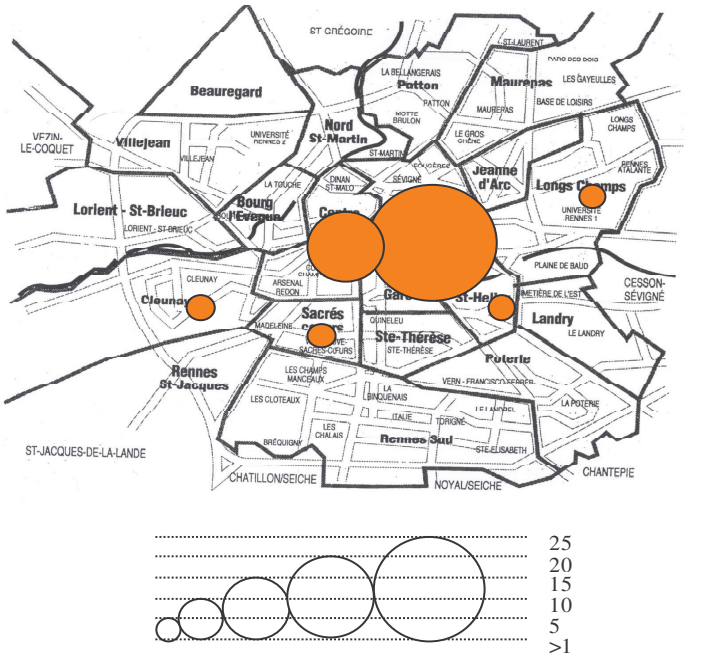


Figure 1 : L'espace de référence rennais du français.

Une telle disjonction introduit une rupture qui semble corroborée par les discours tenus sur le contre-espace de référence[12] qui exclut du centre-ville et du Thabor (et plus largement des zones proches du Centre) toutes les formes normées de français, les formes régionales romanes (donc gallèses) et les formes de français perçues comme marquées par les migrations récentes ou en cours (Figure 2). Sont ainsi désignés les quartiers Rennes Sud (majoritairement) et Villejean (dans une moindre mesure), avec pour corollaire et justificatif la forte présence perçue d'étrangers. Au bilan, à Rennes, on parle un bon français dans deux zones centrales valorisantes et valorisées par l'habitat, le patrimoine architectural, la renommée des équipements culturels,… et les formes stigmatisées dans deux zones périphériques surtout marquées par la présence de migrants et dans une moindre mesure par les classes populaires ainsi que par un habitat récent, collectif.

Cette configuration prend tout son intérêt quand on observe la centralité sociolinguistique des deux langues régionales[13] : le gallo (Figure 3), déjà minoré

[12] Réponses à la question (« *où parle-t-on le plus mal le français à Rennes ?* »).

[13] Les questions étaient les suivantes :

10) Quel est le quartier (ou la rue du quartier) où l'on parle le plus le breton à Rennes ?
   a. Décrivez ce quartier.
   b. Où ne parle t on pas du tout breton ?
11) Quel est le quartier (ou la rue du quartier) où l'on parle le plus le gallo ?
   a. Décrivez ce quartier ?
   b. Où ne parle t on pas du tout le gallo ?

dans son rapport au français, dans la mesure où il est souvent identifié à la variété basse de la langue nationale, se trouve tendanciellement écarté des espaces de référence de la norme, et relégué dans les quartiers périphériques populaires, ouvriers et pour la plupart non marqués par l'immigration récente (les quartiers *Maurepas*, *Beauregard*, *Villejean* et *Lorient Saint Brieux*). Reste qu'il est nommé dans la moitié (10 sur 20) des zones urbaines rennaises et que par-là même, entre les français, gallo et breton, il obtient sans conteste la plus large répartition.

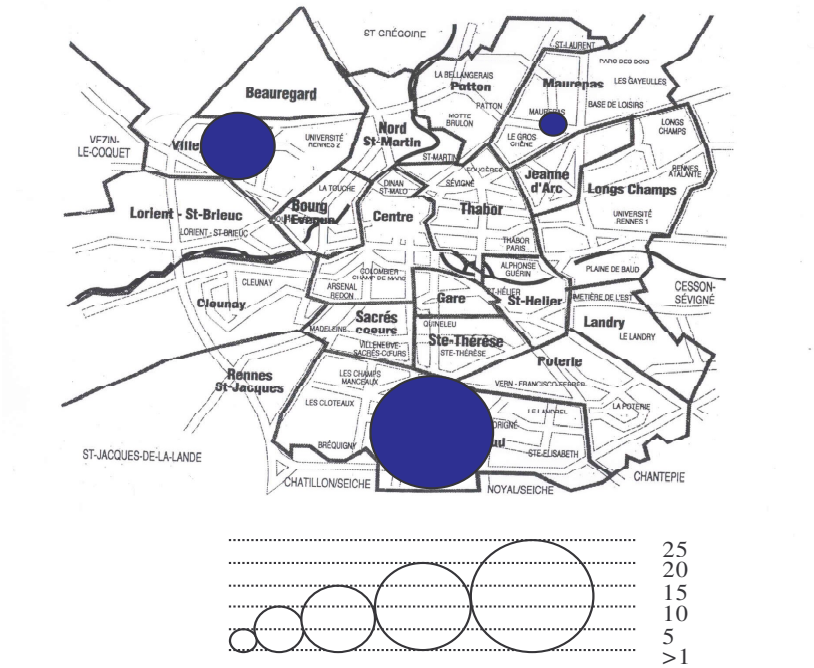


Figure 2 : le contre-espace de référence rennais du français

Cela, non seulement dans son rapport à la langue nationale mais aussi dans son rapport à la langue régionale dominante : en effet, en discours le breton (Figure 4) occupe, dans une plus vaste mesure, l'espace tant géographique que social imparti au français de référence (les quartiers[14] du *centre-ville*, du *Thabor* et, en plus, *Saint-Hélier*) et fait ainsi partie des langues qui contribuent à la minoration sociale du gallo. Ceci paraît d'autant plus remarquable lorsque l'on compare les contre-espaces de référence des gallo, breton et français. En terme de polarisation, le contre-espace de référence du breton (Figure 5) est en partie le même (et pour les mêmes attributs) que celui du français : on ne parle surtout pas breton à Villejean puisque l'habitat y est marqué en discours comme populaire, mais plus encore et massivement à Rennes Sud, deux zones-quartiers qui cumulent les indicateurs sociaux les moins valorisants[15] : la présence d'étrangers,

[14] Dans cette liste, ne figure pas le quartier *Villejean* pourtant présent sur la carte ; en effet, il s'agit de nommer l'université de Rennes 2 (*Villejean-université* et non le quartier lui-même) où sont dispensés régulièrement des cours de breton et dans une moindre mesure de gallo.

[15] Le numéro 2893 de l'hebdomadaire *L'Express* (décembre 2006) consacré à la ville de Rennes rend compte, via les données officielles, de ces disparités et fournit publiquement les chiffres sur lesquels s'appuie l'administration municipale.

la faible qualification professionnelle, la proportion de non-diplômés et, dans une moindre mesure, car Rennes est atypique sur ce point, celle des logements sociaux.



Figure 3 : l'espace de référence du gallo à Rennes

Par ses localisations sur le centre-ville, le contre-espace de référence du gallo (Figure 6) recoupe l'espace de référence du français et du breton : là où ces deux langues sont en discours posées comme légitimes d'usages et de pratiques, le gallo n'y a pas et ne peut y avoir cours, d'une part ; et, d'autre part, dans la mesure d'une quasi-unanimité desdites localisations sur le centre-ville, on perçoit sans doute autant la relégation de la langue gallèse hors de la ville par ce déni de légitimité que – même si cela peut sembler paradoxal ça n'en est pas moins une des composantes des attitudes langagières (Tsekos, 1996) relatives à Rennes – l'absence de discours relégationnels sur les autres quartiers de la ville.



Figure 4 : l'espace de référence du breton



Figure 5 : le contre espace de référence du breton

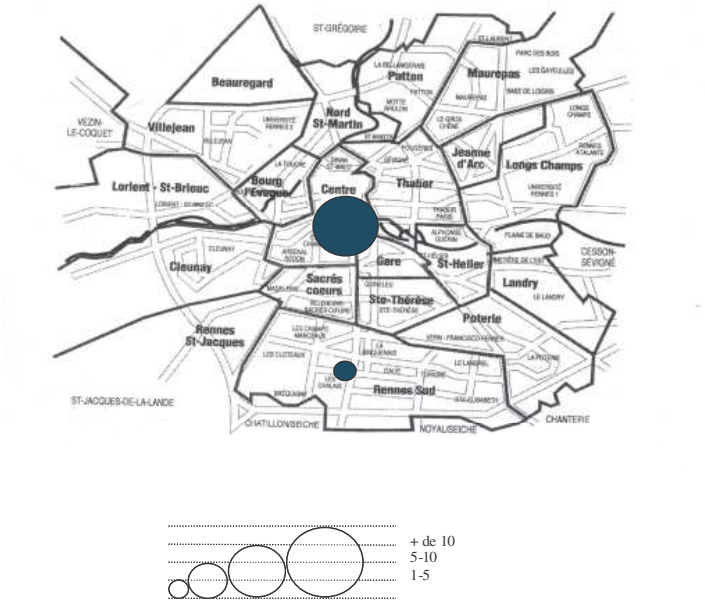


Figure 6 : le contre-espace de référence du gallo

- **L'espace des langues… autres que le français**

Dans le protocole retenu, les personnes interrogées ont eu à identifier les autres langues (et/ou façons de parler) que le français en usage à Rennes[16]. Il est frappant de constater que les dénominations des langues régionales sont peu nombreuses voire absentes (Figure 7). Bien entendu, le mode de questionnement peut constituer un biais méthodologique important : dans la mesure où ce qui est mis sans cesse en référence est le français, donc une langue perçue comme nationale par les locuteurs et locutrices, il est probable que l'occurrence dénominative des langues régionales bretonnes s'en soit trouvée réduite. Quoique… en effet à côté de langues telles que l'arabe, le turc, le russe… qui peuvent faire référence à une identité nationale, on trouve d'autres items, tels le « verlan » (dont il est fort improbable qui soit perçu comme une langue nationale) mais encore le « céfran », ou la « langue des jeunes » qui sont pourtant des variétés de français. Ce que nous voulons ici faire valoir est si les discours sur les langues corrélés aux discours sur les espaces renvoient notamment aux hiérarchisations sociales perçues et nécessairement en partie à une signalétique langagière, ils ne sont pas nécessairement, pour les mêmes personnes qui les

[16] Le protocole propose les consignes suivantes ; ce qui est entre parenthèses ne concerne que l'enquêteur.

10. (retour à un plan muet avec les noms de quartiers.) Mettre une note de 1 à 5 pour chacun des quartiers nommés à la question suivante : où trouve t on le plus de gens (5) ou le moins (1) qui parlent autre chose que du français ? (mettre une note de 1 à 5)

10.1 (Ensuite demander de nommer les langues (ou les façons de parler…). Quelles sont les quartiers ou les rues)

produisent, ceux qui renvoient à une signalétique linguistique. Autrement dit, on peut mêmement mettre en mot un espace urbanisé sur la base d'identifications sociolinguistiques cohérentes et distinctes car elles produisent tout autant qu'elles décrivent les processus de fragmentation d'un espace dit commun et, lorsqu'il s'agit de rendre compte des pratiques, traiter une portion singulière de cet espace comme s'il était l'ensemble et faire état des langues effectivement rencontrées ou vécues comme telles par les locuteurs.

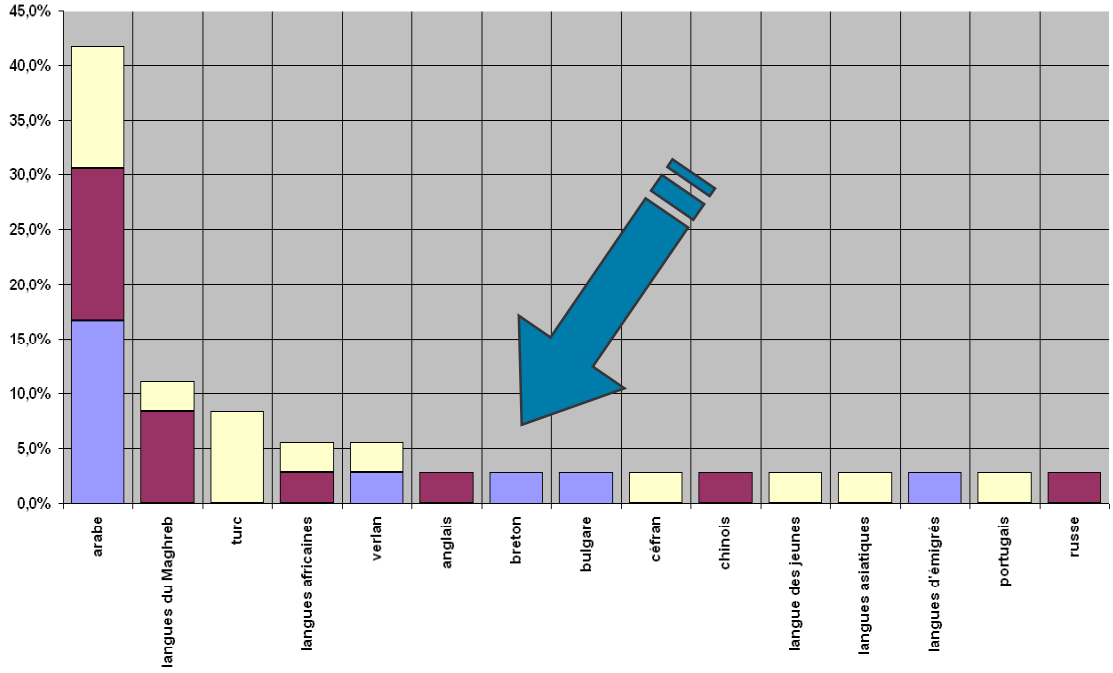


Figure 7 : les autres langues et/ ou façons de parler à Rennes ; la première langue nommée

La première langue nommée par les personnes interrogées est l'arabe ou tout du moins c'est la dénomination qui apparaît[17], et, cela quelque soit le quartier d'habitat desdites personnes. Le seul item relatif aux langues régionales de Bretagne est « breton » (2,9% des items, ce qui revient à une seule occurrence sur cent une) et a été produit par un Rennais habitant le quartier Saint-Hellier. Il n'est pas question ici de détailler les réponses concernant toutes les langues mais de remarquer l'absence totale du terme « gallo » pour rendre compte, dans un contexte attitudinal, de l'identité urbaine rennaise. En l'état des conclusions possibles, le gallo est une langue urbaine car il permet de caractériser, identifier, différencier des espaces urbanisés, mais il est (ou semble être) une langue urbaine sans nom (nous y reviendrons).

[17] Si on y adjoint les items « langues du Maghreb » (8 items), marocain (5 items), algérien (3 items), « berbère » (1 item), « langues arabisantes » (1 item), on obtient le score de 37 items, soit 36,6 % du total. Il faut signaler que le second rang va à la série « langues asiatiques » (10 items), « chinois » (5 items) et « cambodgiens « (2 items) soit 17 items soit 16,8% du total.

❑ LES JEUNES RENNAIS ET LE GALLO

■ L'enquête de 2006 : contexte général

En appui sur les précédents résultats, nous avons mis en place un nouveau protocole de recherche qui, très inspiré des moments précédents pour pouvoir comparer les résultats obtenus, n'en est pas moins spécifique sur trois points essentiels : a) les personnes interrogées restent certes dans la même tranche d'âge mais sont toutes nées à Rennes (26 au total en l'état actuel du recueil des données[18]), b) le questionnaire interroge directement et plus largement le gallo (cf. annexes) et c) les échelles d'attitudes distinguent, pour le gallo entre autres, les compétences de lecture, d'écriture, de compréhension et de pratique orale. Le premier dépouillement opéré fait montre d'une grande cohérence attitudinale entre les deux échantillons : les traits définitoires de la langue sont identiques. En effet, que l'on soit rennais depuis sa naissance ou que l'on y habite depuis au moins 10 années, les attitudes sur la centralité linguistique du français et des langues (autres que les langues régionales) sont convergentes ; les discours sur le gallo sont elles aussi tendanciellement conformes aux données antérieures : son espace de référence est majoritairement hors de Rennes (56,5%), son contre-espace de référence est à la fois le centre ville (50%) et Rennes-Sud (25%)… On peut également remarquer que se retrouve une proportion plus élevée d'items produits pour singulariser les espaces et contre-espaces de référence du gallo par rapport au breton ; de là à dire qu'être Rennais permet d'identifier plus certainement le gallo, il n'y qu'un pas impossible à franchir sans une étude systématique des entretiens[19]. D'un certain point de vue ce dernier moment d'enquête peut ainsi sembler inutile puisqu'il ne fait que démontrer à nouveau qu'être d'une ville - que cela soit de Rennes ou d'ailleurs - est essentiellement y produire un espace social objectivé, y faire valoir des espaces sociolinguistiques mémorés, autrement dit y habiter depuis suffisamment longtemps pour assumer pour soi-même les discours identitaires dominants.

■ Les compétences déclarées des jeunes Rennais relatives au gallo et au breton

● Le breton

Les échelles d'attitudes langagières (voir *Annexes*) donnent à lire des résultats tout à fait intéressants à la condition que l'on questionne les modalités mêmes d'interprétation de tels outils. D'abord la polarisation qu'elles impliquent (Figure 8) entre un « oui » (réponse a, c'est-à-dire la case la plus à gauche) et un

---

[18] Une enquête plus vaste est en préparation auprès de lycéens rennais. L'échantillon actuel est trop marqué par la présence de jeunes filles (plus de 70%) pour être tout à fait représentatif ; cela même si l'on trouve une répartition égale entre les trois zones spécifiques de la hiérarchisation socio-spatiale de Rennes : le Nord, le Centre et le Sud de la ville. Ce moment d'enquête proprement dit constitue le temps de validation du protocole en question. Pour rappel, les moments d'enquête antérieurs ne comprenaient que 20,9% de personnes ayant toujours (i.e. depuis leur naissance) vécu à Rennes.

[19] Ces analyses sont à effectuer.

« non » (réponse g, c'est-à-dire la plus à droite) permet de distinguer des locuteurs/ locutrices assumés (au moins dans leurs déclarations) dans leur pratique ou non de la langue régionale.

Pensez vous parler le breton ?							
Oui	☐	☐	☐	☐	☐	☐	☐ non
	a	b	c	d	e	f	g

Figure 8 : codage des échelles d'attitudes[20]

Ainsi seuls 4% de notre échantillon[21] affirment une compétence linguistique en réponse à la question « Pensez-vous parler le breton ? » contre 63% qui répondent « non » (Tableau 1). Une telle lecture suppose que la médiane des réponses se trouve au centre métrique de l'échelle, ce qui n'est pas le cas à moins de présupposer les réponses : la surpolarisation responsive sur la case la plus à droite de l'échelle fait ainsi émerger des niveaux de compétences, une forme de *continuum* où la médiane se situe sur la réponse la plus à droite. De fait toutes les réponses « à gauche » de cette médiane sont pour partie des réponses positives. Qu'on nous comprenne bien : a) il ne s'agit pas de confondre une apparence de résultats (des pourcentages) avec des résultats effectifs, mais de concevoir que cette méthodologie permet de rendre compte en sociolinguistique de la diversité des attitudes. Comment en effet mesurer avec un risque minimal d'erreur – tant pour eux-mêmes que pour le chercheur – la véracité d'une auto-évaluation produite par des locuteurs engagés dans une situation de dominance et des processus identitaires complexes? Sur de telles échelles, répondre entre « oui » et « non » fait ainsi montre – dans un contexte identitaire valorisant globalement mais dans une interaction de recherche en français – d'une certaine pratique parfois insécure, parfois intériorisée, parfois déniée, mais cependant **déclarée**. Il faut dès lors ajouter aux 4% de locuteurs assumés (en discours) la somme des 33% d'entre eux qui déclarent une pratique orale du breton à peine supérieure qualitativement à tous ceux qui affirment ne pas le parler du tout (63%)[22] : la focalisation des attitudes (réponses « f » et « g ») est tendanciellement négative.

[20] La consigne donnée aux enquêté-e-s est de cocher la case qui correspond le mieux à leur réponse. Ce type de réponse relève d'un engagement normatif positif (Bulot, 1999 : 55-56).

[21] Ce qui veut dire une seule réponse parmi les seuls Rennais.

[22] Cette distinction entre attitude absolue (polarisée de fait) et relative permet de contraster plus finement les compétences attestées et les compétences déclarées. Par exemple, un locuteur peut se déclarer incompétent dans une langue donnée et par ailleurs ne pas savoir qu'il est, pour autrui, identifié comme un locuteur de cette langue.

	Rive			
	Centre	*Nord*	*Sud*	*Total*
a	*0%*	*4%*	*0%*	*4%*
f	*13%*	*13%*	*8%*	*33%*
g	*21%*	*21%*	*21%*	*63%*
Total	*33%*	*38%*	*29%*	*100%*

Tableau 1 : Pensez-vous parler le breton ?

Ce score de compétence déclarée (37%) est légèrement supérieur (Tableau 2) à l'enquête précédente (31%) et peut signifier que les discours sur l'identité urbaine rennaise impliquent de considérer négativement – et donc de d'affirmer au moins partiellement – l'absence totale de compétence. Il faut par ailleurs insister sur le fait que la confusion souvent rencontrée entre les désignations « gallo » et « breton » (l'autre étant mise pour l'une) est possible dans la mesure où les deux termes sont évalués et où les échelles d'attitudes viennent au terme d'un entretien construisant s'il en était besoin la distinction entre les deux langues.

La compréhension assumée est identique (4%) mais les déclarations relevant des attitudes absolues négatives sont dans le même cas de figure (67%). Les déclarations globales de compétence de compréhension rejoignent (25%) celles relatives à la pratique orale[23] et produisent un effet d'homogénéité certain. On trouve de même un taux de compréhension déclarée supérieur à la première enquête (31% contre 25%). Il faut enfin noter une focalisation des attitudes moins négatives que pour les pratiques déclarées et une répartition plus large sur l'échelle (réponse « e »).

	Rive			
	Centre	*Nord*	*Sud*	*Total*
a	*0%*	*4%*	*0%*	*4%*
e	*4%*	*0%*	*0%*	*4%*
f	*8%*	*13%*	*4%*	*25%*
g	*21%*	*21%*	*25%*	*67%*
Total	*33%*	*38%*	*29%*	*100%*

Tableau 2 : Pensez-vous comprendre le breton ?

Les réponses données relatives aux compétences de lecture et d'écriture du breton sont remarquables en ce sens qu'elles sont uniquement présentes sur les réponses « f » et « g » ; les compétences sont ainsi déclarées inexistantes (respectivement en lecture et écriture, 75% et 88%) sinon très faibles (respectivement en lecture et écriture, 25% et 13%).

- **Le gallo**

Les compétences orales et compréhensives déclarées des jeunes Rennais (Tableaux 3 et 4) quant au gallo relèvent d'une configuration sensiblement

[23] La faiblesse numérique de l'effectif concernant le présent moment d'enquête ne permet pas de distinguer des pourcentages si proches. Globalement il convient de lire les chiffres énoncés dans cette partie de l'article comme des tendances et non comme des résultats absolus.

différente. Les scores relevant des attitudes absolues négatives sont toujours dominants (74% et 61% respectivement pour la pratique orale et la compréhension), plus accentués par rapport au breton lorsqu'il s'agit d'en déclarer la pratique, et semblent ainsi corroborer la minoration sociolinguistique du gallo. Deux remarques s'imposent : d'abord si la pratique effectivement déclarée (en terme de continuum) est moindre que pour le breton (26% contre 31%), les attitudes tendanciellement positives (réponses « b » et « c ») obtiennent 8 % des scores contre 4% pour le breton ; il y a là un indice important que d'autres recherches relatives à l'urbanité langagière rennaise devront confirmer ou non[24] : les jeunes Rennais seraient plus enclins à affirmer une compétence en gallo qu'en breton. Ensuite, et cela est sans doute corrélé, la focalisation des attitudes est moins nettement négative pour le gallo : les réponses « e » et « f » obtiennent 87% des scores contre 96% pour le breton. Autrement dit les attitudes absolument négatives cachent, par un score élevé, un plus grand nombre d'attitudes relatives effectives et, par hypothèse du moins, une quantité plus importante de locuteurs déclarés.

Rive				
	Centre	*Nord*	*Sud*	*Total*
b	*0%*	*4%*	*0%*	*4%*
c	*0%*	*0%*	*4%*	*4%*
d	*0%*	*0%*	*4%*	*4%*
f	*9%*	*4%*	*0%*	*13%*
g	*22%*	*30%*	*22%*	*74%*
Total	*30%*	*39%*	*30%*	*100%*

Tableau 3 : Pensez-vous parler le gallo ?

Les scores concernant l'évaluation absolue négative de la compétence compréhensive sont moins élevés que pour le breton (61% contre 67%) mais surtout la focalisation négative (réponses « f » et « g ») est très nettement moins forte que pour le breton (70% contre 92%) ; plus encore les attitudes tendanciellement positives propres au gallo (réponses « b » et « c ») obtiennent 22% des scores. Au final, ce sont 39% des personnes interrogées – et ils sont exclusivement des Rennais et des Rennaises – qui affirment peu ou prou une compétence gallèse.

[24] Ces résultats ne sont pas sans rappeler ceux de l'enquête de 2004-2005 (20% des personnes à se déclarer locuteurs / locutrices parmi les plus jeunes et globalement autant sur tout l'échantillon à avoir une comprendre effective de la langue). Cela montre par ailleurs qu'indépendamment – et contrairement à des usages dominants en la matière – de la quantité de personnes interrogées, c'est la qualité de l'échantillonnage qui fait valeur en la matière.

	Rive			
	Centre	*Nord*	*Sud*	*Total*
b	*4%*	*4%*	*0%*	*9%*
c	*4%*	*0%*	*9%*	*13%*
d	*0%*	*4%*	*4%*	*9%*
f	*0%*	*9%*	*0%*	*9%*
g	*22%*	*22%*	*17%*	*61%*
Total	*30%*	*39%*	*30%*	*100%*

Tableau 4 : Pensez-vous comprendre le gallo

Les scores relatifs à la compétence de lecture[25] font apparaître une attitude absolue relativement faible eu égard aux précédents : 56% des personnes interrogées (Tableau 5) dénoncent toute compétence en la matière ; par ailleurs, même si la focalisation négative demeure dominante (réponses « f » et « g »), ce sont 44% des personnes (dont 11% de réponses sur une attitude absolument positive) qui font valoir et déclarent une certaine compétence de lecture.

	Rive			
	Centre	*Nord*	*Sud*	*Total*
a	*11%*	*0%*	*0%*	*11%*
c	*0%*	*0%*	*11%*	*11%*
f	*0%*	*22%*	*0%*	*22%*
g	*22%*	*22%*	*11%*	*56%*
Total	*33%*	*44%*	*22%*	*100%*

Tableau 5 : Pensez vous lire le gallo ?

Avec la compétence déclarée de lecture du gallo (Tableau 6), nous retrouvons une focalisation négative (les réponses « f » et « g » font à elles seules 89% des réponses) forte, mais en même temps un taux non négligeable de pratiques déclarées (22% avec les réponses « c » et « f ») ; il faut remarquer le score plus élevé du gallo par rapport au breton de l'ensemble de ces pratiques.

	Rive			
	Centre	*Nord*	*Sud*	*Total*
c	*11%*	*0%*	*0%*	*11%*
f	*0%*	*0%*	*11%*	*11%*
g	*22%*	*44%*	*11%*	*78%*
Total	*33%*	*44%*	*22%*	*100%*

Tableau 6 : Pensez vous écrire le gallo ?

- **Le gallo, une langue urbaine cryptoglossique ?**

Sur l'ensemble des quartiers de Rennes nommés sur la carte distribuée aux enquêté-e-s, il a été proposé de répondre à la question suivante « *Où trouve t on le*

[25] Il est peu possible de distinguer le savoir lire pour comprendre la langue, ou le savoir lire pour identifier la langue. La tendance reste intéressante.

plus de gens (5) ou le moins (1) qui parlent le gallo ? » (*voir Annexes*). Concrètement, il s'est agi pour eux de noter de 5 à 1 les différents quartiers. Compte tenu des scores précédents, les résultats (Figure 9) sont considérables : hors le centre ville qui continue d'être le contre-espace de référence du gallo à Rennes, la langue gallèse, bien qu'elle soit dans d'autres discours attribuée à des espaces extra-rennais comme si cela était contradictoire avec le statut de la métropole régionale, est de fait plus ou moins présente dans toute la ville. Il n'est pas question d'affirmer que le gallo est la langue de Rennes, mais que dans le contexte plurilingue rennais, elle est perçue – et ce qui est exemplaire est que les discours sont produits par de jeunes Rennais – comme présente, comme pratiquée et reconnue comme telle.

Sachant que les attitudes langagières produites en auto-désignation font état de pratiques existantes mais très minoritaires et sans doute en partie minorantes, l'une des hypothèses interprétatives possible est que le gallo fonctionne sur un mode cryptoglossique. Claudine Bavoux (1997 : 71) pose ce terme pour singulariser « *…une variété de langue dont on peut se demander si elle est perçue et explicitement reconnue par ses locuteurs eux-mêmes* ». En l'occurrence, le gallo semble faire partie des langues urbaines de Rennes – sans quoi nous n'aurions recueilli aucune attitude allant dans ce sens – mais n'est pas reconnu explicitement comme tel par l'ensemble des locuteurs rennais.

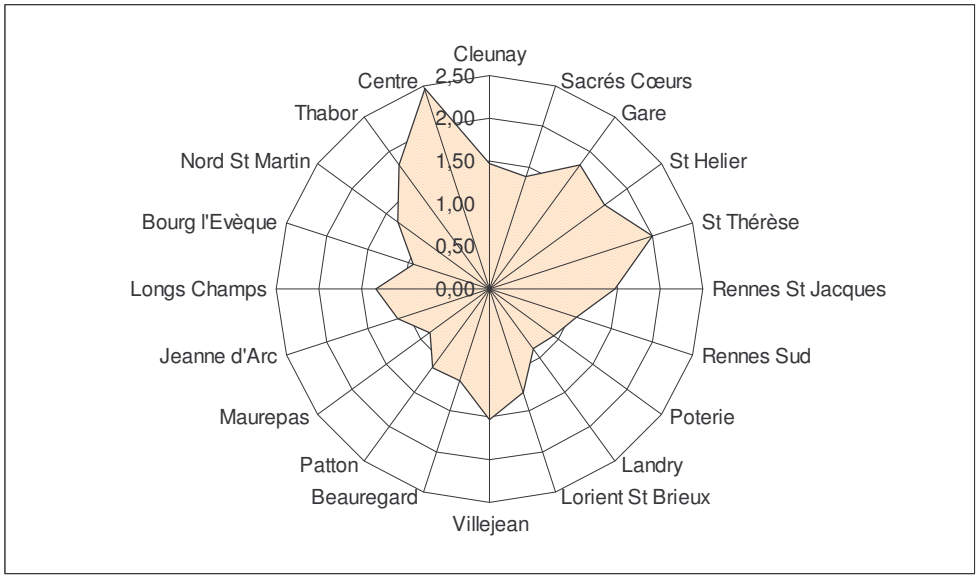


Figure 9 : Où sont les locuteurs du gallo à Rennes ?

❑ CONCLUSION

Personne ne peut être décemment étonné que la langue française, les langues des immigrations perçues comme récentes, les argots, les parlers jeunes figurent dans la liste des parlures rennaises : elles et ils constituent la forme presque stéréotypée des discours sur la ville multilingue.

Pour répondre à notre question initiale – le gallo est-il une langue urbaine ? – il semble que, en l'état, on puisse dire oui. En effet, elle est facteur d'identification pour les Rennais que nous avons interrogés : ils affirment des compétences certes relatives mais tout à fait explicitement déclarées ; elle est facteur de différenciation des entités urbaines dans la mesure où sont définis des espaces de ville singuliers, autorisant plus ou moins nettement les pratiques gallèses. Elle est l'objet de discours et de dénominations renvoyant d'une part à une conscience identitaire certes tendue – eu égard aux statuts du breton celtique et du français – et d'autre part à des pratiques perçues comme plurilingues. Le fait que le gallo fasse l'objet de dénominations et de déclarations de compétence le construit *de facto* comme une langue urbaine et justifie une analyse des pratiques urbaines le prenant en considération dans les politiques d'aménagement durable (Offner et Pourchez, 2007 ; Bulot, 2007b) du territoire urbain.

❑ BIBLIOGRAPHIE

BAVOUX C., 1997, « Constitution et traitement d'un corpus 'cryptoglossique' », dans *Le corpus lexicographique (méthodes de constitution et de gestion)*, Actualité Scientifique, AUPELF/UREF, Paris, 71-86.

BLANCHET P., WALTER H., 1999, *Dictionnaire du français régional de Haute-Bretagne*, Bonneton, Paris, 159 pages.

BULOT T., 1999, « La production de l'espace urbain à Rouen: mise en mots de la ville urbanisée », dans *Langue urbaine et identité* (Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons), Paris, L'Harmattan, 39-70.

BULOT T., 2001, « La construction de la référence communautaire : le français de référence au centre-ville », dans Cahiers de l'Institut de Linguistique de Louvain, 27 (1-2),. Louvain La Neuve, Peeters Verlag, 35-42.

BULOT T., 2003, « Matrice discursive et confinement des langues : pour un modèle de l'urbanité », dans Cahiers de Sociolinguistique 8, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 99-110.

BULOT T., 2004, « Les parlers jeunes et la mémoire sociolinguistique. Questionnements sur l'urbanité langagière », dans Cahiers de Sociolinguistique 9, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 133-147.

BULOT T., 2005, « Discours épilinguistique et discours topologique : une approche des rapports entre signalétique et confinement linguistique en sociolinguistique urbaine », dans Signalétiques et signalisations linguistiques et langagières des espaces de ville (configurations et enjeux sociolinguistiques), Revue de l'Université de Moncton Vol 36 / n°1, Université de Moncton, Moncton (Nouveau-brunswick / Canada), 219-255.

BULOT T., 2006, « La production discursive des normes : centralité sociolinguistique et multipolarisation des espaces de références », dans French Language Studies Vol 16 / 3, Cambridge University Press, Cambridge, 305-333.

BULOT T., 2006b, « Discrimination et processus discursifs de fragmentation des espaces urbains. Signalétique et bilinguisme », dans *Mots, traces et marques (Dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine)*, Paris, L'Harmattan, 97-122.

BULOT T., 2006c, *La langue vivante (L'identité sociolinguistique des Cauchois)*, L'Harmattan, Paris, 223 pages.

BULOT T., 2007, « Normes et identités en rupture: la fragmentation des espaces », dans *Mehrsprachigkeit in frankophonen Räumen*, Martin Meidenbauer Verlag, München, 11-25.

BULOT T., 2007b, « Les étrangers et leurs langues à Rennes Métropole. D'une sociolinguistique urbaine à une sociolinguistique prioritaire », Communication 5ième colloque international du RFS (Amiens, les 13-15 juin 2007) *Intervenir : appliquer, s'impliquer ?*, à paraître dans les Actes.

D'HERVE G., 2005, « Le gallo dans l'enseignement, l'enseignement du gallo », dans Marges Linguistiques 10, [http://www.marges-linguistiques.com], Saint-Chamas, 262-281.

DIERKES B., 2005, « Attitudes linguistiques des gallèsants. Une enquête sociolinguistique en Haute-Bretagne », dans *Images et dynamiques de la langue (Poitevin-saintongeais, français et autres langues en situation de contact)*, L'Harmattan, Paris, 89-104.

LE COCQ A. et BLANCHET P., 2005, *Pratiques et représentations de la langue et de la culture régionales en Haute Bretagne*. Rapport de recherche consultable en ligne sur http://www.uhb.fr/alc/erellif/credilif/textes/RapportGallo1.pdf, 16 pages

LERAY C., 1997, « Histoires de vies et dynamique sociolinguistique du gallo », dans Cahiers de Sociolinguistique 2-3, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 397-404.

MANZANO F., 1997, « Sur le statut sociolinguistique du gallo (une identité en question) », dans Cahiers de Sociolinguistique 1, Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 9-44.

OFFNER J.M., POURCHEZ C. (Resp.), 2007, *La ville durable (Perspectives françaises et européennes)*, La Documentation Française, Paris, 119 pages.

RAULIN A., 2002, *Anthropologie urbaine*, Armand Colin, Paris, 188 pages.

TSEKOS N., 1996, « Discours épilinguistique et construction identitaire : l'Imaginaire linguistique des locuteurs d'Athènes », dans TRAVAUX DE LINGUISTIQUE 7, Université d'Angers, Angers, 27-36.

TREHEL N. et Blanchet P., 2003, « Pratiques linguistiques régionales et représentations chez des élèves du primaire et de collège en zones suburbaines de Bretagne gallo », dans Contacts de langues (Modèles, Typologies, Interventions), L'Harmattan (Collection Espaces Discursifs), Paris, 61-78.

❑ ANNEXES

■ Les questions sur le gallo

5. Quel est le quartier (ou la rue du quartier) où l'on parle le plus le gallo ? (si inconnu, dire : c'est le breton, d'ici, le patois, et ensuite reprendre le terme employé par l'enquêté-e)

5.1 Décrivez ce quartier ?

5.2. Où ne parle t on pas du tout le gallo ?

6.retour à un plan muet avec les noms de quartiers. Mettre une note de 1 à 5 pour chacun des quartiers nommés à la question suivante : où trouve t on le plus de gens (5) ou le moins (1) qui parlent le gallo ? (mettre une note de 1 à 5)

6.1. décrire les quartiers

6.2. décrire les personnes qui parlent gallo

6.3. dans quelles circonstances pensent vous qu'elles parlent gallo ?

6.4. peut-on être fier de parler gallo à Rennes ?

6.5. devrait-on faire comme pour le breton et faire un affichage des noms de rue en gallo (comme dans le centre ville)

6.6. pensez-vous que l'on parle gallo dans d'autres villes bretonnes que Rennes (si on accepte de dire que le gallo est parlé à Rennes ?

■ **les échelles d'attitudes langagières**

12. Pensez vous parler le breton ?
Oui ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ non
13. Pensez vous comprendre le breton ?
Oui ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ non
14. Pensez vous lire le breton ?
Oui ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ non
15. Pensez vous écrire le breton ?
Oui ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ non
16. Pensez vous parler le gallo ?
Oui ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ non
17. Pensez vous comprendre le gallo ?
Oui ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ non
18. Pensez vous lire le gallo ?
Oui ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ non
19. Pensez vous écrire le gallo ?
Oui ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ ☐ non